

Darina Al Joundi, faire de sa vie une œuvre

MARIE-CLAUDE HUBERT

DARINA AL JOUNDI EST NÉE À BEYROUTH EN 1968. Elle grandit au Liban, où dès l'âge de huit ans, elle est comédienne à la radio et à la télévision. À la mort de son père et après un internement psychiatrique, elle s'exile à Paris, en 2005. La pièce de théâtre *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter* est créé au festival d'Avignon en 2007. Elle y joue *Ma Marseillaise*, en 2012, qui est une charge contre l'absurdité bureaucratique pour obtenir la nationalité française. Dans les deux textes, on trouve le personnage de Noun, son double qui affirme un immense appétit de vivre.

De la première pièce, elle fera un récit autobiographique. Elle raconte le Liban en pleine guerre civile mais à l'histoire collective se mêle le récit intime d'une femme qui a côtoyé la folie, la mort et qui a choisi l'exil : « je voulais juste partir. Ma ville, mon pays, mes amis, mes rues, ma famille, tout était... en l'air, je n'avais plus rien¹ ».

L'objet de cet article est d'analyser l'œuvre de cette femme en quête de liberté. Comment un drame personnel devient-il une pièce de théâtre, un roman ? Comment faire de sa vie une œuvre littéraire ? L'apport conceptuel de Paul Ricoeur accompagnera l'analyse de cette œuvre. En effet, l'identité narrative pour le philosophe permet de penser la question de l'identité personnelle en prenant en compte le caractère temporel de l'existence, celle d'un être qui, co-existant avec d'autres, est amené à se transformer au cours de l'histoire ; car c'est de l'identité qu'il s'agit dans l'œuvre de Darina Al Joundi et de reconnaissance. Dans *Soi-même comme un autre*, elle pose les jalons d'une philosophie de la reconnaissance et on voudrait montrer que c'est essentiellement la recherche effrénée de l'auteure. Ainsi, dans une première partie, on s'attachera à développer comment l'instance narrative mise en œuvre dans l'œuvre de Darina Al Joundi permet de raconter à la fois l'histoire collective du Liban et sa propre histoire intime. Dans une deuxième partie, on montrera que la médiation par l'autre, May Ziadé, lui permet

¹ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, Paris, L'avant-scène théâtre, 2012, p. 14.

de se reconnaître elle-même. Enfin, on verra le double mouvement de l'écriture de Darina car non seulement, elle fait œuvre de mémoire mais elle est aussi capable de se tourner vers le futur et d'accéder à la reconnaissance mutuelle. D'où l'importance de la promesse faite au père qui traverse l'œuvre : être et rester une femme libre.

DE L'HISTOIRE COLLECTIVE A L'HISTOIRE INTIME

Dans *Temps et récit*, Paul Ricœur établit une corrélation entre l'activité de raconter une histoire et le caractère temporel de l'expérience humaine. Il élabore la notion d'« identité narrative ». Ainsi, s'il y a une histoire, c'est celle de quelqu'un qui agit et qui souffre. Il y a donc une entité individuelle dont l'identité se produit à travers le processus narratif lui-même. Dans le récit *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*, il y a l'histoire du Liban qui est aussi l'histoire de Darina Al Joundi dont l'identité se construit dans le processus narratif à l'œuvre dans son texte. À l'origine de ce récit, il y a une pièce de théâtre qui témoigne du Liban en guerre, de Beyrouth bombardé, en déroute : « Beyrouth était une ville libre, l'oasis de tous les intellectuels arabes interdits de parole dans leur pays. C'était aussi la capitale de l'OLP, les Palestiniens y faisaient la loi² ». Elle peint un pays déchiré par la guerre et la montée de l'intégrisme.

Darina Al Joundi a grandi sous les bombes. Sa pièce et son récit témoignent de la violence de cette période et donne une réponse à la question : comment vit-on dans un pays en guerre ? L'arrivée de l'armée syrienne sur le territoire libanais fait, en effet, éclater le bonheur de la famille :

La vie était belle, c'est vrai, mais, mes sœurs et moi, nous étions conscientes très tôt de ne pas être comme les autres. Notre père était un réfugié politique syrien, titulaire d'une simple carte de séjour renouvelable tous les trois mois et notre mère libanaise ne pouvait pas, en fonction de la loi qui règne dans tous les pays arabes, nous transmettre sa nationalité parce qu'elle était une femme. Nous étions toutes les trois sans papiers dans le pays où nous étions nées. Et dans ce Liban, où chacun n'existe que par sa communauté et sa confession, nous n'avions ni communauté, ni confession. Nous ne savions pas si nous étions chrétiennes ou musulmanes³.

Le père est d'origine syrienne, opposant au régime, il s'exile au Liban où il enseigne la littérature et la philosophie. Sa vie sera un exil perpétuel. L'arrivée des Syriens dans le conflit n'augure rien de positif pour ce dernier : « ces criminels ne sont du côté de personne, ils ne sont ni chrétiens ni musulmans, ce sont des assassins [...] ce sera un bain de sang⁴ ». Autant, elle accorde une place très importante à son père,

² Darina Al Joundi, *Le jour où Nina Simone est morte*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 17.

³ *Ibidem*, p. 23-24.

⁴ *Ibidem*, p. 41.

autant elle dit peu de chose sur sa mère, journaliste à la radio : « Ma mère était l'un des grands noms de la radio libanaise⁵ ». Elle est celle qui annonce la guerre : « Le 13 avril 1975 était un dimanche. Ma mère travaillait à la radio. J'entendais sa voix, elle présentait les émissions⁶ ».

Le père est contre toute forme d'intégrisme : « C'était un drôle d'oiseau mon père [...]. Il aimait boire, écouter de la musique, être entouré de femmes⁷ ». Il boit, fume, écoute de la musique et notamment Nina Simone. Il n'est pas religieux. Il donne à ses trois filles une éducation atypique : « Mon père, loin de me faire la leçon, jubilait de mes bêtises. Il avait une passion barbare pour tous mes écarts. Dès notre haute enfance, je crois qu'il avait refusé son rôle de père, pour être complice de nos fautes, de nos errements et de notre réussite⁸ ». C'est une éducation très différente de celle qui est donnée traditionnellement aux jeunes filles. Il ne veut pas qu'elles adhèrent à la religion : « Mes filles tant que je serai en vie je ne veux pas voir aucune de vous lever le cul en l'air pour faire la prière et encore moins s'affamer pour faire le ramadan⁹ ». Le père défend donc une éducation laïque : « Mes filles, regardez comme ils sont prosternés [...]. Vous avez le droit de boire, de sortir, de perdre votre virginité, de tomber enceintes, mais je le répète, je ne veux voir personne prier ou jeûner chez moi¹⁰ ». La forte personnalité du père représente l'indépendance car loin de toute appartenance à une communauté ou à une religion, il affirme : « Vous êtes des filles libres. Un point c'est tout¹¹ ». C'est en sa présence que ses trois filles prennent leur premier verre d'alcool et fument : « Je vous ai toujours dit qu'il était interdit d'interdire dans notre famille. Comme je ne veux pas vous voir fumer en cachette, voilà, je vous offre à chacune une cigarette, vous allez fumer devant moi¹² ». Il communique à Darina sa passion des livres et de la culture. Cette initiation est aussi une manière de s'échapper pour un temps de la guerre : « Il me communiquait sa passion des livres, me lisait durant des heures entières des passages de Dostoïevski, de Baudelaire, de Maïakovski ou des érotiques arabes. Pour ne pas voir la guerre, nous écumions les galeries, les librairies ou les cinémas de Hamra où j'ai vu avec lui *Emmanuelle* et *Orange mécanique*¹³ ». L'éducation du père et les rapports qu'il entretient avec ses filles sont donc très éloignés de l'éducation traditionnellement réservée aux filles. Le père n'est pas dans une culture de la honte et en particulier de la honte du corps. C'est ce que Darina refuse de subir et qui la conduira à l'exil : « affronter cette société qui ne

⁵ *Ibidem*, p. 12.

⁶ *Ibidem*, p. 28.

⁷ *Ibidem*, p. 113.

⁸ *Ibidem*, p. 14.

⁹ *Ibidem*, p. 48.

¹⁰ *Ibidem*, p. 71.

¹¹ *Ibidem*, p. 24.

¹² *Ibidem*, p. 74.

¹³ *Ibidem*, p. 58.

sait faire vivre les siens qu'avec un sentiment de honte¹⁴ ». Jalil Bennani dans *Psychanalyse en terre d'Islam* explicite le poids de la honte et de la culpabilité qui sont deux sentiments d'infériorité, dans le cadre d'une culture dans laquelle l'individu ne fonctionne qu'au sein d'une communauté. Le père ne veut pas que ses filles aient honte de leur corps. Alors que Fanon montrait l'éloignement du père à la puberté des filles dans la famille musulmane, le père de Darina informe ses filles des transformations de leur corps, accompagne Darina lorsqu'elle souhaite s'acheter un soutien-gorge et ne s'éloigne pas d'elle lorsqu'elle a ses règles : « Mon père m'avait parlé de l'évolution du corps des jeunes filles, de la contraception et des règles¹⁵ ». Le père est en rupture totale avec la tradition, qu'elle soit musulmane ou chrétienne, il veut, au contraire, que ses filles se sentent libres et fières de leur corps.

Le texte de Darina démontre que le corps devient, lui aussi, un champ de bataille : à la violence de la guerre, elle répond par la violence du corps. Elle relate comment son initiation sexuelle fut intimement liée à la mort. Freud avait revu sa théorie des pulsions après le premier conflit mondial et les traumatismes provoqués par la guerre, en publiant *Au-delà du principe de plaisir* et il montrait que pulsion de vie et de mort sont imbriquées. Sur le plan littéraire, c'est Georges Bataille qui analyse l'intrication de la mort et de la sexualité, dans *La littérature et le mal* : « L'érotisme est, je crois, l'approbation de la vie jusque dans la mort. La sexualité implique la mort, non seulement dans le sens où les nouveaux venus prolongent et remplacent les disparus, mais parce qu'elle met en jeu la vie de l'être qui se reproduit¹⁶ ». Cette imbrication de la mort et de la sexualité est très forte dans le texte de Darina : « Pas une semaine ne passait sans que j'aie à la morgue reconnaître le cadavre d'un ami, d'un oncle ou d'un cousin. L'hôpital était devenu un lieu où l'on croisait tout le monde, il avait remplacé la place du village¹⁷ ». Son omniprésence a pour conséquence une déréalisation : « Je crois qu'avec la guerre la mort était devenue d'une telle futilité que nous ne la prenions plus au sérieux¹⁸ ».

C'est en effet dans l'accumulation des interdits (l'alcool, la drogue) que la sexualité atteint la démesure dans le récit de Darina. Alors que la virginité est pour une jeune femme musulmane ce qu'il faut protéger, il s'agit de s'en débarrasser pour l'auteure : « Ma virginité me pesait comme un fardeau. Je sentais qu'il fallait que je m'en débarrasse comme d'un objet encombrant, non pas en faisant l'amour, mais autrement¹⁹ ». L'initiation sexuelle commence dans la drogue avec l'aide de Maher, homosexuel qui lui conseille de briser elle-même son hymen par la

¹⁴ *Ibidem*, p.155.

¹⁵ *Ibidem*, p. 59.

¹⁶ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1957, p. 12.

¹⁷ *Ibidem*, p. 109.

¹⁸ *Ibidem*, p. 63.

¹⁹ *Ibidem*, p. 111.

masturbation. La brutalité de la guerre s'introduit dans la sphère la plus intime car en s'infligeant cette violence à elle-même, ce n'est pas le plaisir qui est recherché, c'est encore une manière de se faire la guerre à soi-même. La sexualité devient un moyen de fuir la réalité : « Les visites à la morgue me donnaient de furieuses envie de faire l'amour²⁰ ». La sexualité se découvre et se vit face à la mort : « Je voulais me venger sexuellement, je faisais l'amour comme une folle avec n'importe qui et n'importe où. Je ne sentais rien pourtant, je le faisais sous les porches, sur les tombes du cimetière orthodoxe [...]. Avec une bestialité qui ne laissait place ni au désir et encore moins au sentiment²¹ ». La sexualité est vécue comme un oubli de soi telle qu'elle était formulée par Georges Bataille : « le fondement de l'effusion sexuelle est la négation de l'isolement du moi, qui ne connaît la pamoison qu'en s'excédant, qu'en se dépassant dans l'étreinte où la solitude de l'être se perd²² ». Elle est vécue comme un refuge où le temps de la guerre n'existe plus. La liberté sexuelle que Darina assume est un rempart pour résister à cette dernière : « J'avais une philosophie de la vie très simple, j'étais convaincue que j'allais mourir d'une seconde à l'autre, je mettais les bouchées doubles, j'étais donc affamée de tout, de sexe, de drogue, d'alcool²³ ». Pour faire face à la violence, il s'agit d'accentuer le désordre et vivre tous les excès possibles jusqu'au jeu de la roulette russe.

Si l'acte sexuel suspend les ravages extérieurs du conflit, la guerre reste présente. Dans la pièce de théâtre et dans le récit, Darina Al Joundi fait donc alterner la vie intime et quotidienne sous les bombes et donne certains repères précis du conflit : « Tout a basculé en quelques jours. La guerre couvait en fait depuis des années, depuis un siècle²⁴ ». C'est ainsi, qu'elle évoque les milices palestiniennes qui investissent le village chrétien de Damour et décapitent plus de sept cents personnes en représailles à un massacre commis par les phalangistes chrétiens dans un camp palestinien : « Là, j'ai commencé à sentir que cette guerre allait transformer en loups à la fois les bourreaux mais aussi les victimes²⁵ ». C'est la terreur qui s'installe au quotidien : « Chaque groupe improvisait son barrage pour liquider les gens ou les détrousser selon l'humeur du jour²⁶ ». Les années passent, la guerre fait rage et tout s'effondre : la ville devient un dépotoir, la collecte des ordures ne se fait plus, les pénuries sont nombreuses, les combats s'intensifient et les massacres sont omniprésents (massacre de Sabra, massacre des chrétiens par les druzes). Les trois sœurs rejoignent la Croix Rouge et découvrent les lieux de combats et l'horreur d'Holms.

²⁰ *Ibidem*, p. 109.

²¹ *Ibidem*, p. 115.

²² Georges Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 13.

²³ *Ibidem*, p. 115.

²⁴ *Ibidem*, p. 32.

²⁵ *Ibidem*, p. 37.

²⁶ *Ibidem*, p. 40.

Ce qui frappe dans le récit intime qu'elle fait du conflit libanais, c'est l'omniprésence du bruit : « La vie se déroulait au son des balles²⁷ ». Les avions israéliens survolent le pays en dépassant le mur du son. Il faut vivre au quotidien avec les roquettes qui tombent. Les bombardements sont fréquents : « Le son de la guerre était là tout le temps qui ponctuait chaque instant de notre vie²⁸ ». La violence perturbe les réflexes du corps : « Nous avons compris les dégâts que la guerre avait provoqués en nous, je me jetais sous les tables en entendant les sirènes des ambulances [...]. Nous avons appris que la vie ce n'était pas la guerre car on disait tout le temps à Beyrouth et sous les bombes : mais nous on vit normalement²⁹ ».

De la pièce de théâtre au récit, Darina raconte sa vie libanaise sous les bombes. En écrivant sur May Ziadé, elle poursuit cette écriture de soi mais cette connaissance de soi implique l'altérité.

PARLER DE L'AUTRE, PARLER SOI

Darina Al Joundi consacre un texte à May Ziadé, poétesse libanaise. À travers l'histoire de cette dernière, elle retrouve une partie de sa vie, ainsi que le formule Paul Ricœur : « l'écriture biographique est au plus près de ce mouvement vers l'autre et de l'altération du moi vers la construction d'un soi devenu autre³⁰ ». En effet, May Ziadé est l'autre comme miroir de soi pour Darina. Enfermée, la pensée des combats de Ziadé lui a donné la force de survivre à cette épreuve :

May Ziadé, c'est toi ? C'est toi qui m'as donné la force. Dans mon asile, je ne pensais qu'à toi. À l'asile qu'on appelle Asfourieh, tu es devenue mon amie, ma sœur, ma confidente. Je connais ton histoire par cœur. Tu étais une pionnière : dans la presse, la littérature, les études. Tu as été la première fille de l'université du Caire, la star du Caire du début du XX^e siècle, avec ton salon littéraire où tous se retrouvaient. Ils étaient amoureux de toi, May, de ton image. C'est toi qu'ils ont aimée et adorée, et c'est toi qu'on a enfermée dans un asile de fous au Liban, et c'est toi qu'ils ont laissée tomber. La même femme³¹.

Darina tisse des parallèles entre la vie de May Zaidé et la sienne : « May est née le 11 février 1886, et moi le 25 février 1968. Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer. Pourtant nos histoires n'ont jamais cessé de s'entremêler³² ». Elle témoigne, tout d'abord, de son admiration et voit dans Ziadé une grande sœur qui montra la voie : transformer l'enfer vécu en œuvre, faire de sa vie une œuvre. Elle estime

²⁷ *Ibidem*, p. 32.

²⁸ *Ibidem*, p. 72.

²⁹ *Ibidem*, p. 103.

³⁰ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 11.

³¹ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, op. cit., p. 16.

³² Darina Al Joundi, *Prisonnière du levant. La vie méconnue de May Ziadé*, Paris, Grasset, 2017, p. 9.

que May Ziadé lui a sauvé la vie lorsqu'elle a été elle-même confrontée à l'épreuve de l'enfermement :

Après ma sortie de l'hôpital, je n'arrivais toujours pas à accepter ce que me proches m'avaient fait. J'étais incapable de me voir dans cet asile. L'image m'en était insupportable, insoutenable, et ma mémoire l'avait effacée. [...] J'ai décidé d'écrire l'histoire de May pour m'aider à accepter la mienne, un peu comme une thérapie. J'avais besoin de savoir que quelqu'un d'autre était passé par là. Un siècle sépare nos internements respectifs, et pourtant, en plongeant dans le passé de May, je suis revenue à la vie³³.

May Ziadé est née en 1886 au Liban. Sa famille s'installe au Caire en 1907 alors que la ville est en pleine effervescence culturelle. Elle suit des cours de philosophie, d'histoire, de sciences et d'éthique et elle tiendra un salon comparable à ceux du XVIII^e en France. Tout comme Virginia Woolf, May a une chambre bien à elle où elle peut écrire. Bien avant Simone de Beauvoir, elle souligne les inégalités des rôles sexués : elle refuse la situation de la femme soumise à l'homme pour la seule raison qu'elle est femme. Elle lutte pour améliorer la condition de la femme arabe. Carmen Boustani explique qu'elle est « considérée comme la première libanaise à poser le problème de la condition de la femme arabe et à traiter la question de l'articulation entre féminité et écriture³⁴ ». Elle s'insurge contre la claustration des femmes, critique la polygamie, la répudiation, le port du voile. Elle pense que la femme peut s'inventer individuellement et l'écriture est pour elle une recherche d'identité, comme elle le sera pour Darina.

Lorsque le père de May succombe à une crise cardiaque la vie se complique pour cette dernière. D'autant plus qu'elle est éprouvée par d'autres deuils, celui de sa mère et celui de l'écrivain Gibran avec qui elle correspondait depuis plusieurs années : « May sombra dans le chagrin et se coupa un peu plus du reste du monde. Ses cousins profitèrent de sa faiblesse³⁵ ». D'une part, ses deuils successifs plongent la jeune femme dans un état dépressif et d'autre part, sur le plan juridique, elle se retrouve sans défense face aux visées de son cousin qui souhaite lui confisquer ses biens et la priver de sa liberté : « À travers sa propre histoire et ses problèmes d'héritage, May s'aperçut que tout était encore à faire pour les droits des femmes, surtout juridiquement. C'était ce vide juridique qui laissait la porte ouverte aux attaques des cousins du Caire³⁶ ». L'un des cousins la fait interner au Liban. Darina imagine le moment de l'internement de May qui n'est pas sans rappeler le sien : « Ils commencèrent par l'immobiliser, puis la ligotèrent avec une camisole de force, et enfin lui injectèrent de la morphine en

³³ *Ibidem*, p. 9–10

³⁴ Carmen Boustani, « May Ziadé : vie et écriture », dans *Les Cahiers du GRIF*, n° 43–44, 1990, « Liban » :

<https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1990_num_43_1_1836>.

³⁵ Darina Al Joundi, *Prisonnière du levant. La vie méconnue de May Ziadé*, op. cit., p. 59.

³⁶ *Ibidem*, p. 59.

intraveineuse. May hurlait de peur et de douleur³⁷ ». À l'asile, May entame une grève de la faim qui va s'accompagner de tortures diverses : on la force à se nourrir à l'aide de sondes et on l'enferme « dans une chambre noire, plongée dans l'obscurité, grouillante de vermine³⁸ ». Ce retour au Liban est placé sous le signe de l'enfer : « Au Liban, ils m'ont enfermée, au Liban ils m'ont humiliée, ils m'ont traînée à l'asile, ligotée, camisolée, et m'ont jetée dans ce lieu, "Asfourieh", où j'ai goûté tant de fois à la mort³⁹ ». Comme personne ne se soucie d'elle, elle renonce à l'espoir de sortir de l'asile, mais après sept mois, Maroun, un ami, vient la voir et parvient à la transférer dans un hôpital normal. Il entame des procédures juridiques pour lever la mise sous tutelle. May se bat pour retrouver sa liberté. Des années plus tard, Darina fait un triste constat :

Toi, tu t'es battue pour obtenir tes droits devant la justice et les tribunaux. Je voulais me battre moi aussi, comme toi, et faire payer à ceux qui m'ont battue et enfermée dans un asile de fous au Liban, comme toi J'ai cherché, j'ai lu, j'ai su comment tu avais fait. J'ai demandé aux experts, aux avocats... J'ai vite compris que je n'avais aucune chance, aucun droit. J'ai très peur. Comment continuer à vivre dans un pays où je ne peux plus me défendre ? Je n'ai pas ton courage, May⁴⁰.

Après de multiples expertises psychiatriques, May retrouve ses droits et peut repartir au Caire où elle reprendra ses activités d'écriture et de conférencière. Darina, quant à elle, choisit l'exil : « pars, va, trouve-toi un pays qui pourra te défendre, où plus personne ne te fera du mal⁴¹ ». Elle avoue qu'elle n'a pas le courage de rester au Liban : « J'ai déjà payé⁴² ». Elle part pour la France, un pays laïc où elle espère se sentir protégée : « Enfin me sentir en sécurité. Un pays où je me sens l'égale des autres sans voir la couleur, l'origine, le sexe. Un pays où je peux m'exprimer librement sans en payer le prix⁴³ ».

La violence de la guerre n'est pas la seule, Darina Al Joundi est soumise à une violence familiale brutale à la mort de son père. Sa famille va mettre fin à sa façon de vivre en femme libre. Comme le rappelle Asma Lamrabet dans son essai *Islam et femmes* : « L'idée largement répandue, que les femmes musulmanes devraient toujours être sous tutelle masculine est une autre idée considérée comme une obligation religieuse⁴⁴ ». Son père l'avait mise en garde :

Méfie-toi ma fille, tous les hommes de ce pays sont des monstres pour les femmes. Ils sont obsédés par les apparences, ils sont ligotés par les coutumes, ils sont rongés par Dieu, ils sont bouffés par leurs mères, ils sont taraudés par le fric, ils passent leur vie à offrir sur un plateau leur cul au

³⁷ *Ibidem*, p. 75.

³⁸ *Ibidem*, p. 81.

³⁹ *Ibidem*, p. 84.

⁴⁰ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, op. cit., p. 16–17.

⁴¹ *Ibidem*, p. 17.

⁴² *Ibidem*, p. 44.

⁴³ *Ibidem*, p. 27.

⁴⁴ Asma Lamrabet, *Islam et femmes, les questions qui fâchent*, Paris, Folio essais, 2017, p. 54.

bon Dieu, ils ouvrent leur braguette comme on arme une mitraillette, ils lâchent leur sexe sur les femmes, comme on lâche des pitbulls. Quels chiens !⁴⁵

La disparition du père signe le retour de l'obscurantisme au sein de la famille : « Allez dégage, les enterrements sont interdits aux femmes. [...] Son père n'a pas su l'éduquer, nous allons refaire son éducation⁴⁶ ». L'internement de Darina est un traumatisme qui s'ajoute à d'autres : « J'ai survécu à la guerre, à la mort, aux balles, aux bombes, aux voitures piégées, aux snipers, à l'alcool, à la drogue, aux hommes, à la violence, à la folie, à moi-même... et il faut encore survivre aux autres !⁴⁷ ». Abandonnée, Darina trouve la force de tenir dans l'enfer de l'hôpital : « J'ai passé la journée ligotée à observer toutes les folles. Je voyais toutes ces femmes et j'ai compris que je payais le prix de ma liberté insensée de femme dans ce pays d'insensés⁴⁸ ».

Ces expériences tragiques ne sont pas sans évoquer celles de la sculptrice Camille Claudel : à la mort de son père, elle fut internée dans un hôpital psychiatrique jusqu'à sa mort par sa mère et son frère Paul Claudel ; la mère ne supportait pas que sa fille soit artiste, l'amante d'un homme marié et lui-même artiste. Femme rebelle, Camille paye le prix de sa liberté, tout comme, dans un autre lieu May Ziadé et Darina, mais les deux femmes brisent le silence : « Raconter était le seul moyen pour May de surmonter l'enfer qu'elle avait vécu. Elle avait l'espoir que son expérience servirait de leçon, qu'une telle tragédie ne se répèterait plus⁴⁹ ».

L'une et l'autre ont été victimes du patriarcat⁵⁰ mais elles font de leur vie une œuvre : « May Ziadé a milité dans sa vie comme dans son œuvre pour libérer la femme arabe de l'esclavage et de l'ignorance⁵¹ ». La vie de Darina en tant que femme, libre et artiste la discrédite dans une société libanaise qui reste prisonnière des injonctions d'un islam obscurantiste. Dans *Ma Marseillaise*, elle rappelle le courage des femmes arabes, qui comme May, se sont battues pour la liberté : « Huda Sharawi, la mère du féminisme arabe⁵² », Laure Mughazel qui s'est battue pour le droit de vote des femmes au Liban.

En jouant sur scène sa propre histoire, elle est à la recherche d'une « reconnaissance mutuelle ». Ricœur explique que l'on obtient l'estime

⁴⁵ Darina Al Joundi, *Le jour où Nina Simone est morte*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 10

⁴⁶ *Ibidem*, p. 143–144.

⁴⁷ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, *op. cit.*, p. 16

⁴⁸ Darina Al Joundi, *Le jour où Nina Simone est morte*, Paris, Actes Sud, p. 149.

⁴⁹ Darina Al Joundi, *Prisonnière du levant. La vie méconnue de May Ziadé*, *op. cit.*, p. 114.

⁵⁰ Dans *Ma Marseillaise*, Darina évoque le tournage de son premier film qui n'est jamais sorti dans lequel elle a rencontré des femmes victimes du patriarcat et de l'obscurantisme religieux : Fatima se bat en vain pour que sa fille de neuf ans ne soit pas excisée. L'enfant décédera. Rajia a survécu à une lapidation.

⁵¹ Carmen Boustani, « May Ziadé : vie et écriture », *op. cit.*

⁵² Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, *op. cit.*, p. 17.

social et la reconnaissance de soi par les autres. Au théâtre, l'histoire violente de Darina bouleverse, touche le public et la critique⁵³.

Toute l'œuvre de l'auteure témoigne de l'importance de la promesse. On constate ainsi que son engagement est lié à l'obligation de tenir la promesse faite au père. Au moment de la mise en terre de ce dernier, Darina demande à ce qu'on arrête la lecture du Coran. Elle met à la place *Save Me* de Nina Simone, la musique qu'il appréciait : « Je ne sais pas pourquoi j'ai crié. Mais je devais crier pour ne pas trahir la promesse faite à mon père : ne laisser personne lire le Coran à son enterrement⁵⁴ ». Elle rappelle avec force que son père n'a jamais été croyant : « Tu l'as eue ta Nina Simone, tu l'as eu ton jazz, je t'ai épargné le Coran, n'est-ce pas ? Et maintenant qu'est-ce que je fais ? Qui va me protéger contre ces monstres !⁵⁵ ». Par ce geste, on peut y voir ce que Ricœur appelle dans *Soi-même comme un autre*, la « fidélité créatrice », c'est-à-dire le « maintien de soi » et la constance d'« une volonté obstinée » de vivre en femme libre.

Pour faire connaître l'histoire de sa vie, Darina Al Joundi la joue sur scène. L'actrice est seule sur une scène vide, habillée d'une robe rouge, les yeux bordés de khôl. Le rouge, couleur de tous les dangers, du sang, de la violence. À partir de l'événement traumatique de la mort du père, elle déroule son histoire jusqu'à l'exil en France. La pièce est ainsi constituée d'une succession de saynètes qui sont entrecoupées de la musique de Nina Simone. Dans *Ma Marseillaise*, elle porte une robe bleue, toujours seule sur scène. La couleur bleue n'est pas anodine car comme le rappelle l'historien des couleurs Michel Pastoureau : le bleu est « devenu au fil des siècles la couleur de la France⁵⁶ ». Avec humour, elle livre son combat pour obtenir la nationalité française. L'obtention des papiers devient l'unique obsession mais cette dernière n'est pas nouvelle. Darina et son père se sont toujours battus pour l'obtention de papiers :

Mon père syrien, opposant au régime en place, il fuit la Syrie, il n'a plus droit aux papiers. Ma mère libanaise. Je suis née au Liban. Au Liban, la mère ne transmet pas la nationalité à ses enfants. Oui, bien sûr, c'est une femme, on ne peut donc pas lui donner les mêmes droits qu'aux hommes et surtout pas la nationalité. (Avec sarcasme) Ce serait admettre qu'elle est un citoyen à part entière. J'ai passé ma vie à courir après les cartes de séjour... dans mon propre pays !⁵⁷

⁵³ Laure Adler parle de l'auteure dans les termes suivants sur France Info : « Elle s'appelle Darina Al Joundi cette jeune femme libanaise ; elle nous parle avec ses yeux de braise et son corps de déesse pour mieux expulser le mal. Elle nous transperce ; c'est du théâtre consolation, c'est du théâtre révélation... ».

⁵⁴ Darina Al Joundi, *Le jour où Nina Simone est morte*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 7.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 10.

⁵⁶ Michel Pastoureau, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Point Seuil, 2002, p. 123.

⁵⁷ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, *op. cit.*, p. 27.

En France, elle interroge avec humour le mot « naturalisation » : « Je dois donc bourgeonner ici comme une plante pour être naturalisée ? naturalisation, naturalisée. Pourquoi ne pas choisir : obtenir la nationalité, devenir français ?⁵⁸ ». Elle raconte l'expérience kafkaïenne de l'administration française et constate les mêmes préjugés : « J'ai eu trois divorces et quatre mariages. [...] Comment lui dire que de là où je viens, on n'a pas le droit de vivre avec un homme hors du mariage, que quand j'en ai eu marre du mariage et que j'ai voulu lui imposer ma façon de vivre, j'ai vécu un cauchemar⁵⁹ ». Elle ne supporte pas les menaces qui pèsent sur la laïcité :

Je croyais m'installer dans le pays le plus laïc du monde. C'est vrai qu'il reste plus laïc que beaucoup d'autres pays, même si cette laïcité est menacée. Je croyais qu'ici, les femmes avaient plus de chance, plus de possibilités pour se battre, pour ne pas faire de mauvais choix, pour ne pas être influencées par des hommes qui ne veulent que les dominer. Je croyais qu'avec la culture, l'éducation, elles auraient un meilleur avenir, qu'elles auraient les armes pour se libérer. Je vois partout le port du voile, de la burqa, des filles qui décident de les porter de leur propre gré⁶⁰.

Elle s'interroge sur ces jeunes filles, qui en France portent le voile et voudrait leur donner le livre de Mohaned Abdou, Nasr Hamed, Abou Zeid, Kacem Amin « tous ces grands hommes qui se sont battus pour ouvrir les portes de l'interprétation dans l'islam, pour que l'islam puisse évoluer⁶¹ » afin de ne pas laisser l'islam aux intégristes. Dans *Ma Marseillaise*, elle rappelle que May Ziadé et Huda Sharawi ont enlevé leur voile dans un geste transgressif : « ce tissu de honte qui couvrait votre visage. Vous l'avez brûlé en plein milieu de la place Ismaïlia⁶² ». Sur la scène du théâtre, Darina crie en arabe « pas de voile et fière ! ». Elle dénonce les idéologies religieuses qui briment les femmes, qui empêchent toute émancipation.

Le grand-père avait mis en garde le père quant à l'éducation qu'il donnait à ses filles : « Tu es fou, déjà que tu es athée tu veux en plus faire de tes filles des putes. Tu leur donnes des cours d'ivresse, tu n'as pas honte !⁶³ », ce à quoi le père répondait : « Je n'en fais pas des putes, pépé, j'en fais des femmes libres⁶⁴ ». Au moment de l'enterrement de son père ses proches l'insultent, la menacent : « Espèce de folle, remets le Coran sinon on te tue. Ouvre Salope, ouvre ! On ne coupe pas la parole

⁵⁸ *Ibidem*, p. 29.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 37. La pièce est un succès au festival d'Avignon et un journaliste du *Monde* écrit un article élogieux et raconte la situation de l'actrice en interpellant Manuel Valls alors Ministre de l'intérieur. Suite à l'article, le ministère la rappelle et elle obtient son passeport le 31 décembre 2012 et sa carte d'identité le 12 janvier 2013.

⁶⁰ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, *op. cit.*, p. 41.

⁶¹ *Ibidem*, p. 48.

⁶² *Ibidem*, p. 17.

⁶³ Darina Al Joundi, *Le jour où Nina Simone est morte*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 26.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 26.

de Dieu. Ouvre putain, si tu touches au Livre de Dieu, tu es morte⁶⁵ ». On la traite de pute :

dans mes pays, je dois être fière d'être appelée pute. Il faudrait même changer le sens du mot. Dans le dictionnaire, au mot « pute », on devrait inscrire : « Femme libre, indépendante financièrement, intellectuellement et professionnellement ». J'ai fini par comprendre ; à chaque fois qu'on m'appelle pute, je réponds : « Oui je le suis et j'en suis fière »⁶⁶.

La mort du père signe le retour des valeurs traditionnelles. Son comportement de femme libre vient menacer l'honneur de la famille car, comme le rappelle Asam Lamrabet, les femmes sont perçues comme « les gardiennes de l'honneur de l'islam⁶⁷ ». Ce sont elles, qui en cas d'échec, jettent la famille entière dans la honte.

Darina évoque Taslima Nasreen, victime d'une fatwa en Inde pour rappeler que « dans l'histoire du monde, dès qu'une femme s'élève contre le patriarcat, parle d'émancipation, essaie de se libérer de ses chaînes, on la traite de pute. Je crois profondément que si une femme veut gagner sa liberté, être un humain, elle doit mériter cette étiquette. Ce titre devrait être considérée comme un honneur⁶⁸ ». Darina et Taslima renversent l'injure du mot pute. Judith Butler dans *Défaire le genre* montre que le corps est un instrument de pouvoir. Il est un espace de politisation. Ainsi, les individus qui n'ont pas le privilège d'être dans le champ des possibles peuvent rendre opératoire cette souffrance. C'est ce que Butler désigne par une « politique de resignifications⁶⁹ ». Pour la philosophe, la performance est un renversement de signification en ce qu'elle permet de retourner ce pouvoir contre lui-même : une identité stigmatisée peut faire l'objet d'une réappropriation, d'une resignification et c'est ce qu'opère Darina en revendiquant fièrement d'être une « pute ».

Darina Al Joundi, aux « identités plurielles », pour reprendre l'expression d'Amin Maalouf, tisse son histoire douloureuse à celle du Liban et revendique que la langue arabe, la musique, la danse, tout comme le vin font partie de sa culture :

Surtout n'essayer pas de me clouer, de me visser, de m'attacher à une communauté. D'autres ont essayé et n'y sont pas parvenus. Ma communauté, c'est l'humanité tout entière. Ma religion, ce sont les lumières. Montaigne m'appartient tout autant qu'Averroès. N'essayez pas de me dire que Spinoza, Nietzsche, Gramsci et Voltaire ne sont pas les miens. Ils le sont tout autant que le sont Averroès, Khayam, Abou Nawas, et Ibn Arabi⁷⁰.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 9.

⁶⁶ Darina Al Joundi, *Ma Marseillaise*, op. cit., M, p. 24.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 35.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 38.

⁶⁹ Judith Butler, *Le pouvoir des mots*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 50.

Elle témoigne d'une rage de vivre exceptionnelle. Elle survit à la guerre, à l'enfermement forcé et parvient à transformer ses traumatismes en une œuvre littéraire puissante. Darina cite un texte écrit par May Ziadé, intitulé « Le but de la vie », dans lequel elle décrit un rêve :

J'ai fait un rêve dans lequel les femmes, toutes les femmes, garderont la tête haute, dans lequel les femmes travaillent, des femmes dans le regard desquelles on ne trouve plus ni la peur ni la défaite, ni l'humiliation. Des femmes qui ne seront plus jamais des esclaves de la société ou du besoin ou esclaves de l'homme, esclave de son cœur. À la place on trouvera le regard d'une femme maîtresse d'elle-même et de son destin.

Une nouvelle naissance, une nouvelle existence, celle la nouvelle-femme⁷¹.

On peut lire dans *Ma Marseillaise* le même rêve, porteur d'espoir pour les femmes :

Je rêve qu'un jour... Toutes les femmes ne portent plus ni voile, ni perruque, ni burqua, ni rien pour se cacher. Pas par la loi ou par la force, mais par conviction, par choix. Je rêve qu'un jour.. toutes les femmes aient le droit à l'éducation, à la culture, au travail. Je rêve qu'un jour... plus aucune femme ne meure sous les coups du mari, du père, du frère. Je rêve qu'un jour... il n'y ait plus deux poids deux mesures. Je rêve qu'un jour... tous les hommes demandent l'égalité des sexes. [...] Je rêve qu'un jour.. toutes les femmes soient fières d'être femmes⁷².

MARIE-CLAUDE HUBERT
(Université de Lorraine)

⁷¹ MZ, p. 110.

⁷² M, p. 53.

BIBLIOGRAPHIE

- AL JOUNDI Darina, *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*, Paris, Actes Sud, 2008.
- AL JOUNDI Darina, *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*, Paris, L'avant-scène théâtre, 2012.
- AL JOUNDI Darina, *Prisonnière du levant. La vie méconnue de May Ziadé*, Paris, Grasset, 2017.
- AL JOUNDI Darina, *Ma Marseillaise*, Paris, L'avant-scène théâtre, 2012.
- BATAILLE Georges, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1957.
- BENNANI Jalil, *Psychanalyse en terre d'Islam*, Paris, Éditions Le Fennex, 2012.
- BOUSTANI Carmen, « May Ziadé : vie et écriture », dans *Les Cahiers du GRIF*, n° 43-44, 1990, « Liban », p. 163-169 : <https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1990_num_43_1_1836>.
- BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.
- FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2010.
- LAMRABET Asma, *Islam et femmes, les questions qui fâchent*, Paris, Folio essais, 2018.
- MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Le livre de Poche, 1998.
- PASTOUREAU Michel, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Point Seuil, 2002.
- RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. 3, Paris, Seuil, 1985.
- RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.